

Sommaire

Aspects du Pérou colonial.....	17
1 Vie économique, sociale et religieuse du Pérou	19
1.1. La vie économique	21
1.2. La société du Pérou colonial.....	28
1.3. L'Eglise et les problèmes d'évangélisation	37
2 Marie et les intercesseurs	47
2.1. Marie	47
2.2. Représentations et perception de Marie en Amérique	51
2.3. Les divers intercesseurs.....	59
2.3.1. L'image de Copacabana.....	59
2.3.2. Une multitude de petites sœurs, d'intercesseurs et de confréries.....	69
Les miracles	79
1 Miracles et récits de miracles	81
1.1. Miracle et sorcellerie	82
1.2. Les récits de miracles	86
2 Miracles et processus miraculeux.....	91
2.1. Race et place sociale des miraculés	93
2.2. Sexe des miraculés	100
2.3. Moyens et temps pour obtenir un miracle	105
2.4. Les prodiges.....	109
2.5. Les remerciements.....	113
3 Les différents types de miracles	119
3.1. Les guérisons miraculeuses	120
3.1.1. La cécité.....	121
3.1.2. La surdité et la mutité	125
3.1.3. Les problèmes de motricité des bras et des jambes.....	127
3.1.4. Les affections mentales.....	131
3.1.5. Fièvres et maladies infectieuses.....	135
3.1.6. Tumeurs, ulcères et blessures	137
3.1.7. Les résurrections.....	138
3.2. Les autres miracles	141
3.2.1. Les miracles touchant l'individu.....	142
3.2.2. Les miracles touchant la collectivité.....	147
3.2.3. Les miracles reliés à l'idée de péché.....	150

4 Diffusion des miracles	155
4.1. Diffusion géographique	155
4.2. Diffusion temporelle	165
5 Images et cultes	185
D'hier et d'aujourd'hui : le culte de Copacabana	191
Evaluation du pèlerinage du 9 juin 98 au 5 février 1999	201
Chronologie	203
Bibliographie	209
Noms propres et lexique	217
Index	221

Contrairement au judaïsme ou à l'islam, la religion chrétienne n'interdit pas de représenter l'image de Dieu. Les églises, les chapelles et les couvents ont donc toujours abrité une iconographie particulièrement riche et variée. Ces peintures, estampes ou sculptures d'essence religieuse, qu'on appelle des images, sont, certes, des œuvres d'art mais également des objets de culte. Leur apparence humaine les rend plus accessibles et de nombreux fidèles choisissent leur médiation pour implorer Dieu.

Le problème concernant la possibilité de rendre un culte à des images fut posé dès les premiers siècles du christianisme. La plupart des premiers auteurs chrétiens y étaient hostiles (Eusèbe) mais, dès le septième siècle, les cultes rendus aux icônes étaient entrés dans les mœurs chrétiennes de Byzance. Cependant, vers 725, l'empereur Léon III amorça une campagne contre eux et ordonna leur interdiction en 730. On donna le nom d'iconoclasme à cette crise qui sépara les iconoclastes et les iconophiles. En 787, au deuxième concile de Nicée, le patriarche Taraise réussit à faire consacrer la vénération des icônes comme un dogme de foi. Au début du neuvième siècle, les empereurs byzantins rétablirent, avec plus ou moins de sévérité, l'interdiction des cultes rendus aux images. En vain... Ces derniers étaient devenus une partie importante de la dévotion populaire, d'autant plus qu'ils correspondaient à un usage ancien, tout en affermissant l'autorité de l'Eglise. En 843, l'impératrice Théodora prôna la réhabilitation du concile de Nicée, mettant fin à la crise de l'iconoclasme.

La querelle traversa les siècles et resurgit, de façon extrêmement violente, au seizième siècle puisque ce fut l'un des points principaux de conflit entre l'Eglise traditionnelle et la Réforme. L'Europe venait de connaître une période de calamités. Les cultes rendus à des images, souvent celles de Marie d'ailleurs, s'étaient développés un peu partout parce qu'ils comblaient un besoin de protection. La Réforme rejeta ce qu'elle considérait comme du polythéisme.

En précisant les points fondamentaux de la doctrine catholique visés par la Réforme, le concile de Trente (entre 1543 et 1563) fut l'instrument de la Contre-réforme. Le 3 décembre 1563, la session XXV prit position sur le culte des images. Le concile niait le fait que celles-ci puissent abriter réellement le Christ, la Vierge Marie et les saints, car "*l'honneur qui leur est dû*

renvoie aux modèles originaux qu'elles représentent". Cependant, il soulignait leur importance fondamentale ainsi que celle des "Saints qui règnent avec le Christ et offrent à Dieu leurs prières pour les hommes". Les fidèles devaient "vénérer les saints corps des martyrs et des autres Saints".

Le Concile tenta également de limiter les abus dont les images avaient fait l'objet jusqu'alors. Les fidèles n'avaient pas le droit de révéler "une image porteuse d'une fausse doctrine. Un culte ne pouvait pas donner lieu à des festins, ni à des beuveries, ni à une recherche de gains honteux"¹. Avant d'en placer une dans une église, de recevoir des reliques et de reconnaître de nouveaux miracles, l'évêque devait prendre l'avis de théologiens ou d'hommes pieux. S'il avait un doute, il écouterait le Concile Provincial et, éventuellement, le Souverain Pontife Romain.

Les cultes rendus aux images des sanctuaires furent typiques de la religiosité populaire des Espagnols du seizième siècle. Ils rassuraient les fidèles au moment des crises mais étaient également vecteurs de cohésion. Ils pénétrèrent au Nouveau Monde avec les conquérants qui apportèrent des reproductions de celles de leur région d'origine pour se protéger. Au Mexique, la première campagne d'évangélisation commença en 1525. Dans un premier temps, les religieux chrétiens offrirent des représentations du Christ et de la Vierge aux Indiens. Ils les interdirent quand ils se rendirent compte qu'elles avaient été absorbées par le paganisme. Cette politique dura jusqu'au milieu du seizième siècle. L'Eglise infléchit ensuite sa politique de l'image et Charles Quint nomma un théologien traditionaliste, Alonso de Montúfar, au Mexique. Il y ouvrit l'ère de l'Eglise tridentine².

Ces cultes arrivèrent quelques années plus tard au Pérou où ils devinrent un véritable "fait de société". Qu'ils fussent d'origine espagnole³ ou indienne, riches ou pauvres, cultivés ou ignorants, tous les habitants de la région avaient l'habitude de s'adresser à la divinité par leur intercession. Chacun établissait une relation privilégiée avec l'image choisie. On lui rendait visite dans sa chapelle. On lui parlait. Souvent, elle répondait. On l'invoquait pour résoudre tous les problèmes quotidiens. Le surnaturel avait envahi l'esprit des gens mais il accompagnait aussi leur corps. On ne sortait

¹ Décret du 3-4 décembre 1563, *Les Conciles oecuméniques*, t.II-2, Les Décrets. De Trente à Vatican II, texte original établi par G. Alberigo, J.A. Dossetti, P.-P. Joannou, C. Leonardi et P. Prodi, avec la collaboration de H. Jedin, Ed. du Cerf, Paris, 1994.

² Serge GRUZINSKI, *La guerre des images, de Christophe Colomb à "Blade Runner"*, 1492-2019, Fayard, Paris, 1990, p.102-103.

³ Pour plus de facilité, on appellera Espagnol l'habitant de la société coloniale d'origine espagnole, qu'il soit péninsulaire (*chapetón*) ou né en Amérique, c'est-à-dire créole (*criollo*).

pas sans des reliques de toutes sortes qui jouaient le rôle de relais pour obtenir une faveur ou une protection de la divinité. Le Christ avait donné le pouvoir d'accomplir des miracles aux manteaux, coiffes, cotons, rubans mis au contact des images.

Ces dernières, vêtues et parées comme des reines, voyageaient avec le faste et l'apparat de dignitaires. Ces périple avaient pour objet de collecter des offrandes et d'élargir le culte à d'autres régions. A la suite d'un vœu, de nombreuses personnes suivaient ces déplacements. Les images plus célèbres se démultipliaient en une série de copies et d'imitations, dont chacune était supposée recueillir un peu du pouvoir de la peinture ou de la sculpture originale. Toutes ces reproductions servaient de relais à la piété des fidèles ne pouvant pas se déplacer jusqu'au sanctuaire où elle était établie.

On faisait parfois des dons parfois considérables aux images et certains sanctuaires étaient extrêmement riches. En 1818, l'inventaire des biens de la Vierge du Rosaire de Lima montra que son trésor était composé de bijoux d'une valeur de 125.990 pesos. Il y avait une couronne ornée de 102 diamants, 102 rubis, 150 émeraudes et une trentaine de bagues avec des brillants. L'ostensoir, l'un des plus importants de Lima, était orné de 1304 diamants, 522 rubis, 1029 émeraudes, 45 améthystes, topazes et 121 perles fines.

Les images jouaient un rôle au niveau individuel mais également au niveau familial, la famille regroupant alors les maîtres, les domestiques et les esclaves. Cependant, leur fonction principale se trouvait au niveau collectif : elles structuraient le groupe. Participer à un culte était une manière d'exister socialement. Par sa place dans le sanctuaire lors des cérémonies ou dans la procession, chacun se situait, à la fois, vis-à-vis aux individus de son groupe et par rapport aux autres communautés. Lorsqu'un danger menaçait, on se réunissait autour d'elles pour implorer, avec plus de force, l'aide dont on avait besoin. Il faut dire que la vie quotidienne des habitants de cette colonie, qu'ils fussent d'origine indienne, africaine ou espagnole, était plutôt difficile.

Aspects du Pérou colonial

1 Vie économique, sociale et religieuse du Pérou

Comme ce fut le cas pour les territoires non castillans (par exemple, la Catalogne ou Naples), dès les premiers moments de la conquête, l'Espagne implanta au Nouveau Monde un schéma d'organisation administrative copié sur le modèle espagnol : les colonies furent divisées en vice-royautés. Il y en eut, d'abord, deux : la Nouvelle-Espagne⁴(1536), puis celle du Pérou (1542)⁵. Un vice-roi se trouvait à la tête de chacune d'elles. Il faisait généralement partie de la haute noblesse et représentait le souverain. Lorsqu'il prenait ses fonctions, il recevait de la Couronne des "*Instructions*", c'est-à-dire une liste des grandes lignes de la politique à suivre. A son départ, il devait laisser des "*Mémoires*" à son successeur pour lui indiquer les erreurs à ne pas commettre ou les problèmes à résoudre. Les *Capitanías generales* formaient une autre division administrative, militaire cette fois. Les Capitaines généraux étaient essentiellement chargés de la lutte contre les flibustiers et les Araucans⁶. Dans les provinces où il n'y avait pas de Capitaine général, les vice-rois avaient également des fonctions militaires.

A un niveau inférieur, on trouvait les Audiencias (*Audiencias*). Il s'agissait de tribunaux de justice avec un rôle administratif. L'Audience était, tout particulièrement, chargée de veiller aux rentrées fiscales. A la fin du seizième siècle, il existait dix Audiencias, réparties entre les deux vice-royautés : Santo Domingo (1511), México (1527), Guatemala (1543), Guadalajara (1548), Panama (1538), Lima (1543), Santa Fe de Bogota (1548), Charcas (1559), Quito (1563) et enfin celle du Chili fondée en 1563.

Enfin, on trouvait les gouvernements (*gobernaciones*), avec un gouverneur à la tête assisté de fonctionnaires, les *corregidores*, nommés par la Couronne ou par les vice-rois dans les régions peuplées. Les *corregidores* avaient juridiction, soit sur des villes peuplées d'Espagnols et leurs alentours (*corregidores de españoles*), soit sur plusieurs villages d'Indiens (*corregidores de indios*). Ils avaient un rôle très important au niveau local et

⁴ La vice-royauté de la Nouvelle-Espagne correspond à peu près au Mexique actuel.

⁵ Une troisième vice-royauté fut fondée à Bogota en 1739, celle de la Nouvelle-Grenade, et une quatrième en 1776, celle du Río de la Plata.

⁶ Les Araucans étaient des Indiens occupant une partie du Chili. Ils ne furent jamais réellement soumis par les Espagnols.

ils étaient, en particulier, chargés de récupérer l'impôt. Chaque ville avait son conseil municipal (*cabildo*).

La naissance de la vice-royauté du Pérou avait eu lieu pendant les guerres civiles qui séparèrent les deux associés de la conquête, Francisco Pizarro et Diego de Almagro⁷. Balsco Nuñez de Vela, le premier vice-roi arriva à Lima en 1544. A la fin du seizième siècle, la juridiction de la vice-royauté comprenait l'Amérique du Sud, sauf le Venezuela qui dépendait de l'Audience de Saint Domingue, plus la région de l'isthme de Panama. Donc, outre Panama : le Nouveau Royaume de Grenade, le royaume de Quito, la Nouvelle Castille, Charcas (*Alto Perú*), le Chili, la région du Tucumán, Buenos Aires et le Paraguay.

La Couronne souhaitant garder la haute main sur l'administration des colonies américaines, le Conseil des Indes (*Consejo de Indias*) fut créé en 1520 mais ne fonctionna, de manière autonome, qu'à partir de 1524. Son rôle était de préparer le travail du souverain et de le conseiller pour les décisions concernant les Indes. Il était également la dernière instance d'appel des cours de justice américaines. La *Casa de Contratación*, établie à Séville, puis à Cadix, était chargée de gérer tous les aspects de l'activité commerciale entre l'Espagne et ces colonies américaines. Ces organismes centraux s'avéraient indispensables, car, elles étaient extrêmement éloignées de la métropole. La durée du voyage entre les ports de Cadix et de Veracruz en Nouvelle-Espagne était d'environ soixante-quinze jours, avec de très grandes variations (entre cinquante-cinq et cent soixante-dix-neuf jours). Pour le retour, il fallait environ cent vingt-huit jours (de soixante-dix à deux cent quatre-vingt-dix-huit jours). Le voyage vers le Pérou était encore plus long. Un périlleux périple conduisait aux confins de ce qu'il semblait possible d'atteindre pour un voyageur de l'époque venant d'Europe. Il fallait, d'abord, traverser l'océan Atlantique, puis, l'isthme de Panama par voie terrestre. On devait reprendre, ensuite, le bateau pour rejoindre le port de Lima : le Callao. Lorsque tout se passait au mieux, la rotation des navires entre Panama et Le Callao demandait deux ans. Le problème de la distance temps structurait tout l'ensemble géographique dépendant de Lima. Le Pérou étant la colonie d'Amérique la plus éloignée de l'Espagne. Elle représentait celle dont la rentabilité semblait la plus problématique si l'on prend en compte la distance à parcourir pour rapatrier les richesses vers la métropole⁸.

⁷ Ces guerres eurent lieu entre 1537 et 1554.

⁸ Pierre CHAUNU, *Séville et l'Amérique, XVI^e et XVII^e siècles*, Flammarion, Paris 1977, p.188-201. "Le Pérou était humainement trois ou quatre fois plus loin, trois ou quatre fois plus difficile à joindre de l'Europe ibérique et méditerranéenne qu'un point quelconque de

En 1545, cependant, la découverte des mines d'argent à Potosí, dans la province de *Los Charcas*, par l'Indien Guanca bouleversa les perspectives de colonisation de la région. L'Espagne compta désormais sur les richesses extraites des mines du Pérou pour financer ses guerres européennes. Les impératifs économiques de la métropole influencèrent, de façon déterminante, la structuration de cette colonie dont on ne parlait jusqu'alors que pour évoquer les guerres civiles qui y avaient fait rage.

1.1. La vie économique

Pendant les vingt-cinq premières années de l'exploitation, on utilisa les techniques datant de l'époque des Incas pour extraire l'argent du *Cerro*⁹. Le minerai broyé, placé dans des fosses creusées dans la cour du moulin, les *cajones*, était piétiné par les Indiens et fondu ensuite dans des fours coniques, les *guayras*. Cependant, l'argent très pur se trouvant à la surface au début de l'exploitation s'épuisa rapidement et, en 1556, Potosí connut sa première crise. Il fallait maintenant descendre à trois ou quatre cents mètres pour extraire le minerai. De plus, les sulfures avaient laissé place aux pyrites, les *negrillos*, et il était plus difficile d'extraire le métal blanc.

La même année, on commença à utiliser, en Nouvelle-Espagne, le procédé de l'amalgame qui permettait d'extraire l'argent avec du mercure. Depuis le quinzième siècle, il était employé en Allemagne et à Almadén, en Espagne. Le mercure était ajouté au minerai moulu dans des fosses creusées à même le sol. On remuait le mélange aux pieds ou à la pioche, tous les jours, pendant deux ou trois mois. Grâce à la distillation du mercure, l'argent restait seul.

On trouva également des mines de mercure au Pérou. En 1567, une Cédule royale les transféra à la Couronne espagnole. Le gisement se trouvait non loin de la mer, à Huancavelica, à trois cents kilomètres de Lima. Cette découverte fit évoluer les perspectives d'exploitation de Potosí. Les deux sites étaient à plus de mille deux cents kilomètres l'un de l'autre. La liaison se faisait avec un crochet par Arica de mille kilomètres. Le minerai était transporté ensuite, à dos de mules, par les chemins des Andes. Le procédé de l'amalgame permit la reprise de l'activité minière à Potosí.

la Nouvelle-Espagne. [...] Cet éloignement n'est pas le fait d'une partie du Pérou plus que de l'autre. Il englobe l'ensemble et le réconcilie dans une commune disgrâce."

⁹ Les habitants de Potosí appelaient "Cerro" (la montagne) l'endroit où se trouvait le gisement d'argent. "Potosí" était le nom donné par les Indiens aux montagnes.